

# Océan Indien

## La Réunion

### 1. Jean Albany, Zamal (1951)

#### Pluie

O pluie, fais glisser ton rideau transparent devant mes yeux.  
Sois ma seconde Paupière,  
Cache-moi les cases en Paille,  
Fais éclater les boutons mauves des lianes d'argent,  
leur parure aux pauvres cases.  
Libère le ciel de ses entraves voyageuses  
Rends mobile le feuillage lourd des lilas  
Libère le ciel de sa dette d'eau.  
Offre à mes oreilles  
Un chant nouveau de tourterelles et de martins.  
Offre à mes yeux  
Le froissement des feuilles gorgées d'eau.  
Brasse l'air joyeux,  
Pétris la senteur âcre des ifs à celle plus fraîche de maïs,  
A celle encore plus fugace et plus sucrée  
Des fruits éclatés sous l'avalasse.  
(...)  
Offre à mes regards l'autre couleur du monde,  
Ce bleu inusité dont je rêve aux nuits sans étoiles,  
Ce bleu qui s'étale sous mes cils aux jours tristes.  
Tire de moi un cri d'amour  
Laisse rouler sur mon front et mes lèvres  
Tes derniers baisers, ô pluie purifiante  
L'avalasse : grosses gouttes de pluie pendant un cyclone

### 2. Boris, Gamaleya, Vali pour une reine morte

#### Je te salue, ma reine

Je te salue ma reine  
    hors le lambe des nues  
le morne où je suis né n'est que ton ombre nue  
l'astre noir à ton front est ma sûre mémoire  
je te salue  
    île incandescente  
où  
    grésillent  
        la chair  
            et le bois  
le vent élève vers nos faces  
l'encens  
    d'une fumée pestilentielle  
(...)  
île

envolée de bélouves  
     hors la volière de la mer  
 errance d'étoiles  
 marronnant  
     au large des espingoles  
 clairon de daturas  
     par les miradors de haute attente  
 île  
     une ombre sabrée  
         recompose le ciel  
 île  
     une tête maligne  
         éjacule  
             ses escarbilles de Pistoles  
 île  
     une trénaise d'holothuries  
         une chique de coudiques  
 nidifie  
     entre les vieilles gencives  
         de la débassine  
 et feule à comPlies  
 ses je fornique avec toi satan  
 et glapit à matines  
 ses dix commandements à marie  
 (...)

vali  
     cantilène d'une tourterelle d'indonésie  
         des lentes caravanes de l'horizon  
 vali  
     île caravelle grée de livistonas  
     peuple sam sam sénégalis  
     coilier grigri de cascavelles  
 vali  
     île front de ma reine  
     et sa marque rouge de Poinsettia  
     d'appolonie  
 vali  
     île  
 takamaka scandé  
     des tortues de légende  
 rahariane  
     sacrifice des orchis  
     et j'entends éructer des tamtams  
         du Pongol  
 île  
 je tombe

### 3. Jean-François Sam-Long, *Le cri du lagon* (1981)

#### **Le soir sur le lagon**

Le soir tombe sur le lagon  
 A peine endormi sous l'oeil de véli  
 Combien de monstres marins  
 Bravant la nuit  
 Se réveillent ravis

Aux cris de ses rêves  
Une île dans le laguis des sortilèges  
Dans le silence complice des regards  
Des pas déchirent ses doigts entrecroisés  
J'entends pleurer la lune lagunaire  
Ma lagune ma déchirure ma souffrance  
Le soir tombe sur le lagon  
Plage à l'abandon  
Qu'avons-nous à mourir  
Cachés sous le sable  
Qu'avons-nous à chercher  
Des mots qui se brisent et brisent l'ivresse  
Des joies qui se blessent et blessent l'espoir  
Qu'avons-nous à graver  
Nos fleurs de corail  
Dans les mains du vent  
J'entends pleurer la lune lagunaire  
Ma lagune ma blessure ma désespérance

#### 4. Patrice Treuthardt, **Baniam Sacré**

##### **Baniam sacré**

*à Annie Darencourt*

baniam sacré om  
ficus bengalensis o religiosa  
je te revois  
avec tes bras multiples  
ta forme illimitée  
toutes racines folles et  
toutes rebelles toutes  
plongeant dans l'homme ténébreux  
tu sembles  
un vieux poète  
le front baissé sur l'ordre du monde  
baniam sacré om témoin végétal  
de notre histoire d'Inde  
abritant le petit oratoire primitif  
baniam sacré om  
tu es musique et peinture  
arbre à palabres  
rassemblant les fils  
en quête de promesse à tenir

#### 5. Patrice Treuthardt, **Retour au port natal**

ils ont exproprié le fonds de terre mienne  
me repoussant  
Coeur saignant  
dans la chair giroflée de l'exil  
ô Titan  
pour un retour au port natal  
la démesure s'empare de mes rêves  
déjà

enfant  
 j'imaginai la mer  
 rêvant de malle incrustée de nacre  
 décorée d'oiseaux rukh et d'éléphants blancs  
 mais aujourd'hui  
 sans artillerie ni artifice  
 la gorge serrée la tripe amarrée  
 je planterai un arbre de séjour  
 serait-ce le cactus-tortue  
 ou le ravenale aux ailes à l'aube déployées  
 ou bien le latanier bleu  
 dont les palmes me rafraîchiront le soir  
 en l'allée  
 ô pourvu que j'y garde force de vie  
 les yeux fertiles  
 le coeur à l'arganeau  
 ô dock dock et kadok  
 bassins des jeux de mon enfance  
 quelle sirène donc  
 s'est penchée sur le ber de ma naissance  
 car de port en port  
 de Saint-Pierre jusqu'au Port  
 j'ai des algues marines pour couche  
 et là  
 dans ma mémoire  
 j'habite  
 une ville qui vient de la mer  
 de haute mer  
 indienne

## 6. Auguste Lacaussade, *Poèmes et Paysages*

### À l'île natale

O terre des palmiers, pays d'Eléonore,  
 Qu'emplissent de leurs chants la mer et les oiseaux !  
 Île des bengalis, des brises, de l'aurore !  
 Lotus immaculé sortant du bleu des eaux !  
 Svelte et suave enfant de la forte nature,  
 Toi qui sur les contours de ta nudité pure,  
 Libre, laisses rouler au vent ta chevelure,  
 Vierge et belle aujourd'hui comme Eve à son réveil ;  
 Muse natale, muse au radieux sourire,  
 Toi qui dans tes beautés, jeune, m'appris à lire,  
 A toi mes chants ! à toi mes hymnes et ma lyre,  
 O terre où je naquis ! ô terre du soleil !

## 7. Charles Leconte de Lisle, *Poèmes barbares*

### La Mort du Soleil

Le vent d'automne, aux bruits lointains des mers pareil,  
 Plein d'adieux solennels, de plaintes inconnues,  
 Balance tristement le long des avenues  
 Les lourds massifs rougis de ton sang, ô soleil !

La feuille en tourbillons s'envole par les nues ;  
Et l'on voit osciller, dans un fleuve vermeil,  
Aux approches du soir inclinés au sommeil,  
De grands nids teints de pourpre au bout des branches nues.

Tombe, Astre glorieux, source et flambeau du jour !  
Ta gloire en nappes d'or coule de ta blessure,  
Comme d'un sein puissant tombe un suprême amour.

Meurs donc, tu renaîtras ! L'espérance en est sûre.  
Mais qui rendra la vie et la flamme et la voix  
Au cœur qui s'est brisé pour la dernière fois ?

## 8. Eugène Dayot

### Le Mutilé

Vingt ans et mutilé !... voilà quelle est ma part;  
Vingt ans... c'est l'âge où Dieu nous fait un cœur de flamme ;  
C'est l'âge où notre ciel s'embellit d'un regard,  
L'âge où mourir n'est rien pour un baiser de femme.

Et le sort m'a tout pris !... excepté mon cœur !  
Mon cœur... à quoi sert-il ? ironique faveur !  
C'est le feu qui révèle au nautonier qui sombre,

Le gouffre inévitable au sein de la nuit sombre ;  
C'est la froide raison rendue à l'insensé :  
Heureux s'il n'eût jamais pensé !

Mais ton amour est là, mon ange tutélaire,  
Et mon cœur souffre moins, lorsque je dis : ma mère !

A ce large festin des élus d'ici-bas,  
Qui me dira pourquoi je ne suis qu'un Lazare !  
La vie est une fête où je ne m'assieds pas,  
Et pourtant j'ai rêvé sa joyeuse fanfare !  
La douleur m'a fait boire à sa coupe de fer ;  
Jeune vieillard, j'ai bu tout ce qu'elle a d'amer.  
O vous qui demandez si l'âme est immortelle,  
Et ma part de bonheur,... dites!... où donc est-elle ?  
Quoi ! Dieu nous mentirait, quand sa sainte équité  
Nous promet l'immortalité !

Mais ton amour est là, mon ange tutélaire,  
Et je ne puis douter, lorsque je dis : ma mère !

Toute existence ici s'échange par moitié,  
Chaque âme peut trouver cette âme de son rêve ;  
Moi, quand je crie : Amour, l'écho répond : Pitié !...  
Et ce mot dans mon cœur s'enfonçe comme un glaive  
Quelle bouche de femme éteindra dans mon sein  
Cette soif d'être aimé qui me brûle sans fin ?  
Vivre seul dans la vie... Oh ! ce penser me tue !

Vivre seul... quand mon cœur est si riche d'amour.  
Il vibre comme un glas dans mon âme abattue ;  
C'est à ne plus aimer le jour !

Mais ton amour est là, mon ange tutélaire,  
Et je veux vivre encor, lorsque je dis : ma mère !

Souvent, le front ridé de mes sombres ennuis,  
J'ai voulu, dans la foule, être oublieux et vivre ;  
J'ai voulu respirer, au sein des folles nuits,

Ces voluptés de bal dont le prestige enivre;  
Imprudent que j'étais !... j'ai maudit leurs plaisirs !  
Car je voyais glisser, dans leur valse en délire,  
Ces vierges que le ciel enfanta d'un sourire ;  
Je les voyais; et nulle, en passant près de moi,  
Ne disait d'un regard : à toi !

Mais ton amour est là, mon ange tutélaire,  
Et je ne maudis plus, lorsque je dis : ma mère

Oh ! vous ne savez pas, vous qui vivez heureux,  
Ce qu'un long désespoir peut jeter dans la vie !  
Vous n'avez point senti ce moxa douloureux  
Qui torture le cœur et qu'on nomme l'envie !  
Quand un rêve d'amour vous suit au bal bruyant,  
L'espérance du moins s'y montre en souriant ;  
Mais moi, lorsque le bal a fini ses quadrilles,  
Ai-je une fiancée, entre ces jeunes filles,  
A qui je puisse dire en lui serrant la main :  
Dieu m'a fait un bien doux destin !

Mais ton amour est là, mon ange tutélaire,  
Et puis-je être envieux, lorsque je dis : ma mère !

Ah ! lorsque vers la tombe inclinera mon front,  
Je n'aurai pas une âme à qui léguer mon âme ;  
Arrivé seul au port où m'attend l'abandon,  
Sans sourire, sans pleurs, je quitterai la rame.  
Aucun enfant au seuil de mes jours éternels  
Ne viendra recevoir mes adieux paternels !  
Autour de mon chevet, à l'heure d'agonie,  
Mes regards vainement chercheront une amie !  
Et de moi, sur ce globe où je vins pour souffrir,  
Plus rien... pas même un souvenir !

Mais ton amour est là, mon ange tutélaire,  
Et si tu me survis, tu pleureras.... ma mère !

# Mayotte

## 9. Saindoune Ben Ali, *Rêveries du pays des fées*, L'harmattan, 2016

Que nous reste t-il à inventer ?  
Reprendre peut-être le pinceau  
Pour vêtir chaque prière naïve

Avec toutes les couleurs, avec  
Une stupeur ignorée, rien que  
Pour peindre la cendre de la vie

Que nous reste t-il à inventer ?  
Dans le sommeil le smétaux  
Carillonnent encore sans raison

La brûme nourrit des rêves noirs  
En silence l'ordure sépare et laisse  
Flâner ce que toujours assure

En ces instants, seulement vient  
Chaque mot oui chaque mot tel  
Un dernier épuisement inavoué

## 10. Saindoune Ben Ali, *Malmémoires*, Komedit : Moroni (2013)

Quel moi germera du chaos  
Quel moi tiendra la flamme  
Je n'habite pas l'heure  
Étant toujours en devenir

Merci aux Cieux  
Qui ont abandonné ma tribu  
Dans l'immobilité de son ombre [...]  
Nous restons du territoire de la mort

Typhons eaux boueuses des inondations racines célestes  
De la forêt emportée par la crue  
De nos propres violations...  
Et l'ironie :  
Condition humaine !

Nous appartenons  
A cette race creusant la haine  
Pour nourrir d'autres haines  
La race qui n'a point de mémoire  
D'aucune race toutes traces effacées

## 11. Saindoune Ben Ali, *Testaments de transhumance*, KomEdit : Moroni (2005)

Voiles à l'horizon, on n'a jamais su quel genre d'oiseaux  
passaient sans saluer ceux qui moururent sans même

nous demander une civière. Voiles à l'horizon  
qui multiplient les témoignages, ossification de derniers  
poissons visités, victorieuse idée de sauver un corps.  
Frères retors qui fuyez votre ombre, je n'ai pas vos noms.  
Sur les barques que les pêcheurs disent reconnaître  
à leur allure de tempête, la brume a mangé vos visages.  
Et l'anonyme mort grandit, isolé dans l'invisible  
et dans les pleines lunes calcaires sans le vrai silence.  
Pourquoi plantez-vous vos épines sur mon pauvre dos ?  
Ô frères allotropes ! Pourquoi répandre le sang pourri  
de vos souvenirs ? Ah ! algues végétant avec difficultés...  
Nord-Sud, Est-Ouest parcours sans avoir trouvé  
ceux qui manquent, adolescents de la dernière traversée.

## 12. Sadani, Sania, Éditions Coelacanthe, 2011, 3 extraits

« J'aime une étoile  
Dans le ciel morfondu  
C'est le dû d'un fou  
À en croire le rire des foules »

\*\*\*

« Pour toi j'ai fait ce que les hommes jamais ne font  
Jamais ce que femme n'entend  
En ces lieux de silence  
Pour ton honneur pour mon bonheur.  
Me rejoindras-tu  
Dans le noir absolu  
Des idées noires Ici où les Hommes  
Brisent la beauté des voyages éternels »

\*\*\*

« Ceux qui insultent la beauté parquent dans les habits de la laideur  
Ceux qui enlaidissent la vie inventent une beauté du mal  
Ceux qui ont peur de la lumière cultivent les ténèbres »

## 13. Nassuf Djailani, extraits d'un ensemble intitulé « De l'île qui marche vers un archipel qui ploie », inédit écrit dans le cadre d'une résidence d'écriture à la Maison des auteurs aux Francophonies en Limousin en 2015.

« Je voudrais qu'on m'écoute. Qu'on fasse silence. Qu'on m'accorde un peu d'espace, un peu de respiration, un peu d'inspiration pour me dire. Le siècle est de chocs et de fracas. Je voudrais du silence, du silence pour écouter. Du silence pour réapprendre à entendre. Je veux du chant. Le chant des oiseaux. Le rire de la rivière, le ressac des vagues, je veux écouter le chant qui apaise. On est venu me dire une chose que je refuse d'entendre. On est venu pour étourdir. Avec une pluie de mots à propos de mon fils. Mon dernier fils ! Une mère ne dit jamais que son dernier est son préféré, mais je l'avoue, pour me guérir... On est venu me dire que ! On est venu m'arracher le coeur ! On est venu me violenter un matin ! On est venu me saigner de mon fils ! Mon dernier fils... Mon seul fils qui m'a fait le bonheur d'épouser un métier qui lui plait, Mon fils est allé au bout de ses rêves. Il voulait servir parce qu'il aime les causes. Les grands projets, la vie de groupe, l'aventure. Je ne trouve rien à redire à tout cela, alors je l'ai encouragée. Je l'ai encouragée à réaliser son rêve, je l'ai accompagné à son entretien. Je l'ai porté à bout de bras dans ses démarches, je l'ai soutenu. Je l'ai tellement porté que quand il a été payé, il m'a offert mon premier SINGER avec son premier salaire



Aujourd'hui je pleure, je pleure les blessures de mon fils, je pleure parce que je me sens coupable, coupable de l'avoir laissé se brûler les ailes dans une aventure qui le dépasse,

Je pleure pour qu'il me revienne, Je pleure pour qu'il redevienne le petit garçon que j'aime, Je veux le border comme au premier jour, Je veux lui dire que je suis fière, Que je suis content du sacrifice qu'il vient d'accomplir, Je suis fière qu'il ait donné son sang, fière qu'il ait payé de sa chair pour un idéal, Je ne sais rien des talibans, mais je brûle d'embrasser mon fils, Qu'il souffre, me fait pleurer Je pleure pour qu'il s'apaise, Je pleure, Je pleure encore à chaudes larmes Pour qu'on me le rende. Sans son corps, je ne me détache de rien, malgré ma peine. Seules mes larmes me quittent. Parce que l'idée de l'avoir perdu me ronge. Mes larmes me le rendent encore plus brûlant dans le vide de mon coeur. »

#### **14. Salim Hatubou, Hamouro, L'Harmattan, 2005**

« Calmement, le soleil se brise derrière les collines de mon iris. Les murmures de mes proches m'attristent et les chants de mes ancêtres, assis en cercle sur l'autre rive, me bercent, m'acclament et me réclament. Les miens d'ici disent: «*Il nous quitte très tôt !* ». Les miens de là-bas rétorquent: «*Il nous rejoint enfin !* ». Mais je ne suis ni avec les uns ni avec les autres. Je reste à Milango Miyili, l'Entre-Deux-Portes, et attends un éventuel périple dans les limbes. D'un côté, la naissance des pleurs pour un homme qui s'éteint, de l'autre le commencement des joies pour un enfant qui arrive au pays des Aïeux. »

# Océan Atlantique

## Saint-Pierre-et-Miquelon

15. Henri Lafitte, « Chansons de bruine » - éditions Jean-Jacques Oliviéro, 1989

Fleurs de surôit

Fleurs de surôit  
Chant de norôit  
Et nos îles  
S'éveillent  
Sous la neige

Sous les sapins  
Tous les lapins  
S'endimanchent  
Et les branches  
Folâtrent

Tout Saint-Pierre  
est en fête  
Il était une fois  
Un écrin de chaleur  
Par grand froid

Les toboggans  
Sur le versant  
Des collines  
S'envolent  
Frivoles

Les labradors  
Sur des ressorts  
Noirs et blancs  
De malice  
Bondissent

Tout Saint-Pierre  
est en fête  
Il était une fois  
Un écrin de bonheur  
Par grand froid

Et sous l'azur  
Chantent les murs  
Les maisons  
Cabriolent  
Lucioles

Finis les pleurs

Finies les peurs  
Toute l'île  
S'illumine  
Mutine

Tout Saint-Pierre  
est en fête  
Il était une fois  
Un écrin de lueur  
Par grand froid

Qui le premier  
Osa l'été  
Et les cœurs  
Qui surnagent  
Sur les plages

# Martinique

## 16. Aimé Césaire, *Calendrier lagunaire, Moi, laminaire* (1982)

J'habite une blessure sacrée  
j'habite des ancêtres imaginaires  
j'habite un vouloir obscur  
j'habite un long silence  
j'habite une soif irrémédiable  
j'habite un voyage de mille ans  
j'habite une guerre de trois cent ans  
j'habite un culte désaffecté  
entre bulbe et caïeu j'habite l'espace inexploité  
j'habite du basalte non une coulée  
mais de la lave le mascaret  
qui remonte la calleuse à toute allure  
et brûle toutes les mosquées  
je m'accomode de mon mieux de cet avatar  
d'une version du paradis absurdement ratée  
-c'est bien pire qu'un enfer-  
j'habite de temps en temps une de mes plaies...  
je reste avec mes pains de mots et mes minerais secrets

## 17. Aimé Césaire , « *Les Armes miraculeuses* », éditions Gallimard, 1946

### Soleil serpent

Soleil serpent œil fascinant mon œil  
et la mer pouilleuse d'îles craquant aux doigts des roses  
lance-flamme et mon corps intact de foudroyé  
l'eau exhause les carcasses de lumière perdues dans le couloir sans pompe  
des tourbillons de glaçons auréolent le cœur fumant des corbeaux  
nos cœurs  
c'est la voix des foudres apprivoisées tournant sur leurs gonds de lézarde  
transmission d'anolis au paysage de verres cassés  
c'est les fleurs vampires à la relève des orchidées  
élixir du feu central  
feu juste feu manguier de nuit couvert d'abeilles  
mon désir un hasard de tigres surpris aux souffres  
mais l'éveil stanneux se dore des gisements enfantins  
et mon corps de galet mangeant poisson mangeant  
colombes et sommeils  
le sucre du mot Brésil au fond du marécage.

## 18. Édouard Glissant « *La terre inquiète* », éditions du Dragon, 1955

### Matin

Vos champs meurent, vos champs sans fin :  
De branche en branche vers l'écho  
Le rêve à peine est dans la fleur  
Déjà le vent court au matin.

Un homme pleure à pleines dents

Humble des chiens badauds le flairent  
Il médite corps en dérive  
Dans la clairière de la foule.

Est-il, à l'orée des épaves  
Un lieu de laves où l'aube neige  
Par ses oiseaux démesurés,

Comme on voit les clartés en mai  
Comme apaisement de marées  
Ou comme un bouquet devient gué.

**19. Édouard Glissant « Un champ d'îles », éditions du Seuil, 1965**

**Un champ d'îles (*passages*)**

Savoir ce qui dans vos yeux berce  
Une baie de ciel un oiseau  
La mer, une caresse dévolue  
Le soleil ici revenu

Beauté de l'espace ou otage  
De l'avenir tentaculaire  
Toute parole s'y confond  
Avec le silence des Eaux

Beauté des temps pour un mirage  
Le temps qui demeure est d'attente  
Le temps qui vole est un cyclone  
Où c'est la route éparpillée

L'après-midi s'est voilé  
De lianes d'emphase et fureur  
Glacée, de volcans amenés  
Par la main à côté des sables

Le soir à son tour germera  
Dans le pays de la douleur  
Une main qui fuse le Soir  
À son tour doucement tombera

**20. Daniel Thaly, « Le jardin des Tropiques », La Nouvelle Revue Française N° 32, août 1911**

**L'île lointaine**

Je suis né dans une île amoureuse du vent  
Où l'air a des senteurs de sucre et de vanille  
Et que berce au soleil du tropique mouvant  
Le flot tiède et bleu de la mer des Antilles.

Sous les brises, au chant des arbres familiers,  
J'ai vu les horizons où planent les frégates  
Et respiré l'encens sauvage des halliers

Dans ses forêts pleines de fleurs et d'aromates.

Cent fois je suis monté sur ses mornes en feu  
Pour voir à l'infini la mer splendide et nue  
Ainsi qu'un grand désert mouvant de sable bleu  
Border la perspective immense de la nue.

Contre ces souvenirs en vain je me défends  
Je me souviens des airs que les femmes créoles  
Disent au crépuscule à leurs petits enfants,  
Car ma mère autrefois m'en apprit les paroles.

Et c'est pourquoi toujours mes rêves reviendront  
Vers ses plages en feu ceintes de coquillages  
Vers les arbres heureux qui parfument ses monts  
Dans le balancement des fleurs et des feuillages.

Et c'est pourquoi du temps des hivers lamentables  
Où des orgues jouaient au fond des vieilles cours,  
Dans les jardins de France où meurent les érables  
J'ai chanté ses forêts qui verdissent toujours.

O charme d'évoquer sous le ciel de Paris  
Le souvenir pieux d'une enfance sereine  
Et dans un Luxembourg aux parterres flétris  
De respirer l'odeur d'une Antille lointaine !

O charme d'aborder en rêve au sol natal  
Où pleure la chanson des longs filaos tristes  
Et de revoir au fond du soir occidental  
Flotter la lune rose au faite des palmistes !

**21. Etienne Lero, Parmi des textes réunis par Léopold Sédar Senghor dans son « Anthologie de la nouvelle poésie nègre et malgache », collection Quadrige/PUF, 1948**

**Le ciel a ravi ...**

Le Ciel a ravi l'éclat des lampes  
Le Jour monte comme une passerelle  
Les nuits et les jours de ton amour  
Ce sont pièces de monnaie.

Où l'on ne voit plus la reine,  
Histoire ancienne.

**22. Georges Desportes , dans l'anthologie poétique de Léon Gontran Damas « Poètes d'Expression française », Seuil, 1947**

### La bonne chanson

Je suis celui qui va nu-pieds  
Sur les rudes cailloux des chemins bétonnés,  
La houe sur l'épaule et le coutelas sonnante :  
Je suis le grand travailleur nègre.  
Je suis celui qu'on voit penché  
Aux plantations de cannes à sucre ;  
Celui qu'on voit luisant de sueur  
Au soleil cru, le dos courbé et les bras nus,  
Les reins cassés ;  
Et les mains crispés sur la houe !  
Je suis le grand travailleur noir.  
Dans la plaine et sur la montagne,  
Sous la chaleur et sous la pluie  
Je vais partout usant la force de mes muscles  
En fredonnant nos chansons noires  
Qui seules remplissent ma solitude,  
Et l'excès de mon labeur.  
Je ne crains pas la fatigue lourde,  
Je suis le vieux travailleur nègre !  
Et c'est pourquoi, sous le soleil,  
Je vais pieds nus sur la grand-route,  
La houe sur l'épaule et le coutelas sonnante,  
Chantant mes peines, chantant mes joies...  
- J'ai dans ma poche ma pipe en terre,  
Ma boîte d'allumettes et mon tabac  
Et j'ai cinq sous pour boire mon rhum !  
Je suis le bon travailleur noir.

#### 23. Patrick Chamoiseau, *Ecrire en pays dominé*, Gallimard, 1997

Extrait

« J'écris parfois sur la terrasse où des colibris boivent à mon eau sucrée; ils sont six ou sept. Et c'est ma tâche première que de leur préparer un festin de chaque jour. En écrivant, je rêve à ces présences que je découvre en moi, mon esprit est instable, fuyant, liquide, vagabond-sans maître, je sursaute au débouché de mes absences, j'ai du mal à demeurer longtemps dans les méandres d'un paragraphe, rêveur terrible, chimérique affamé, contemplatif fatal au bord des phrases en suspens, les idées et les mots me déportent facilement dans le brasillage de ces pluies que j'adore, dans les couleurs mourantes des bougainvillées, dans l'entrelacs de ces plantes amies que j'arrose chaque jour, ou dans le vol géométrique des colibris. »

#### 24. Maryse Condé, *Hugo le terrible*, éditions Sepia, 1991

Extrait

Pourtant le jour était radieux ! Le soleil trônait comme les autres jours dans le mitan du ciel. On nous avait annoncé que les vents et la pluie commenceraient de toucher la Guadeloupe dès le matin. Il n'en était rien et des fenêtres du galetas j'avais beau scruter l'horizon, je ne voyais que du bleu à l'infini. Même la rumeur de l'ouragan s'emblait s'être complètement évanouie. Je n'entendais que les bruits d'un matin ordinaire : piailllements des oiseaux, pétarades des mobylettes, vacarmes des radios diffusant les informations ou le dernier air à la mode.

## **25. Simone et André Schwarz-Bart, L'ancêtre en solitude, 2015**

Extrait

Toute la nuit s'était écoulée, le jour pointait déjà et en son cœur il n'y avait eu qu'une petite minute. Elle se défit de sa chemise et toute frissonnante s'engagea dans l'eau glacée. La sueur encollait ses cheveux. Des plaques d'écume avaient glissé jusqu'à son cou mais il fallait qu'elle se fasse belle, il fallait qu'elle brille dorénavant comme une petite étoile au firmament.

## **26. Raphael Confiant, Le nègre et l'amiral, 1988**

Extrait

De nuit, la surface de la mer caraïbe prend des reflets d'un vert métallique semblable à celui que l'oiseau-mouche fait frétiler sur son plumage. Il se crée une féerie quand les rayons de lune, ou le flambeau en bambou que l'on tient ne main pour repérer les récifs coralliens, ou le lent balayage du projecteur d'un croiseur, trouent l'obscurité avec une douceur particulière.

## **27. Suzanne Dracius, L'autre qui danse, Seghers éditions, 1989**

Extrait

Il est six heures, et le soir est tombé, brutal. Très soudainement cabris-de-bois et grenouilles sont entonné leurs stridences alternées annonciatrices de chaque nuit: tout alentour, mille criquets et crapauds ladres s'égosillent en appels cliquetants, et déjà le jour a pris fin, dans un émoi de fragrances pourpre orangé.

## **28. Joseph Zobel, Le soleil m'a dit..., 1965**

### **La lettre à trois temps**

Je te parle du temps  
de la pluie  
et du vent

Je te dis  
qu'il fait beau  
dans le ciel  
et sur l'herbe

que les fleurs  
sont écloses  
qu'il y a  
des abeilles  
qui butinent

Je nomme les oiseux  
qui traversent l'espace  
au moment où j'écris

## **29. Tony Delsham, Filiation, Martinique éditions, 2005**

Extrait



Ce silence anormal n'était-il pas niché en lui ? Il voyait parfaitement les tiges de bambou, jouets dociles à la merci du vent, se tordre, se précipiter les unes contre les autres, s'entremêler, s'éloigner, mais n'entendait pas les chocs aux mille sonorités qui habituellement l'encharnaient. Il ne percevait pas non plus le bruissement des feuilles, ni le piaillage d'oiseaux fâchés de la turbulence des branches.

# Guadeloupe

## 30. Gerty Dambury, Fureur enclose, La flèche du temps, 1999

### Charme

Le bruit qui se déploie  
dispute le ciel aux aboiements des chiens.  
Charme  
des mots lancés et puis repris  
des mots d'orfèvre de l'espoir  
de brocheurs de fils d'or  
sur la soie de l'attente  
gaufreurs de délices  
sur la gaze du temps  
et polisseurs pour les manumissions  
rameurs tendant le tissu de l'oubli.  
Lamento de petites bulles pleines et dorées  
plongée de la lumière  
dans l'étroitesse du verre.  
Ondes  
incantation des inaudibles.  
Soir  
de pleine lune.

## 31. Guy Tirolien, Karukéka, Les éditions du Manguier, 2014

### Karukéka

mon corps sue le roucou  
dans mes narines saoules  
tourbillonnent des odeurs de poisson

la blessure de mes yeux brûle  
mes pleurs sont de piment  
la mer est métal en fusion  
- le soleil nid d'éclairs  
et moulinet de haches

dans ma chair le soc brûlant  
des pirogues géantes  
les voilà !  
les voilà !

loin très loin par delà la clameur des cayes  
une furie de galops sur les vagues vaincues  
- et dans ma main crispée  
l'amitié chaude du silex

je me rappelle -  
six fois le pipirit a fait siffler sa flèche  
le malheur vole au rendez-vous  
ils débarquent !  
ils débarquent!

leurs gris-gris crachent des lucioles  
 la mort est flamme autour de moi  
     la mort est nuit  
         l'île chavire  
             - et nul oiseau ne  
                 [chantera plus

Karukéka

### 32. Jocelyn Valverde, *Entre pierre et soleil, Ateliers Silex, 1987*

#### Aube

J'ai suivi les traces de l'aube  
 dans le vol des oiseaux,  
 et la chaleur des sables noire.  
 Longtemps j'ai marché courbé  
 tout un soleil sans clarté  
 où se croisaient des navires de paradis et d'enfer.  
 J'ai frappé à des portes  
 où les gens m'ont souri  
 et sur le chemin du retour  
 m'ont poignardé de leurs mots  
 J'erre dans la vie comme une ombre sous la lune  
 cherchant dans le vague une réponse à ma vie.

### 33. Daniel Maximin, *L'invention des désirades, Présence africaine, 2008*

#### NATALE

*la pluie aime pleurer  
 le beou temps aime sourire  
 alors le soleil consola la pluie  
 Jean-Daniel*

île-désert  
 ailes amerries  
 pour ascendance  
 quatre continents pour se créer une île  
 la peau plus neuve de mémoire nue  
 ici  
 les résidents semblent de passage  
 la foule désertée la servitude splendide  
 le paysage plus essentiel que le pays  
 terreau d'excès d'abus  
 révoltes fauchées récoltes sans semer  
 persiennes trop étroites et sèves effeuillées  
 le destin bien caché derrière le fatalisme  
 mais la noirceur lucide du soleil  
 en bouclier d'écorces protège nos chairs à vie  
 esclaves en surface  
 nous avons gagné la profondeur  
 la cale et les grands-fonds où s'ancrent les dérives  
 trop neuves pour le bonheur nos musiques improvisent  
 sauvant l'amour même sans le partager  
 gardant le rythme même sans tambours  
 le Carême démasque les cendres d'hivernage

en réserves de rires pour l'avenir blessé  
 et les îles émergent en filles-caraïbes  
 le soleil battant fier sous la dentelle des cœurs  
 sorcières et sourciers sans sources ni boussoles  
 nous avons enraciné  
 l'illégale plantation de nos cœurs légitimes  
 en flèches de canne dressées contre les balles de coton  
 à coups de nos soleils contre le mal bien fait  
 nous avons recouvert l'Amérique  
 déshabillé les conquérants  
 domestiqué le déracinement  
 nous avons invité la révolte sans le ressentiment  
 la patience volcanique  
 la puissance sans pouvoir le marronnage sans chiens  
 nous avons même accepté de paraître accepter  
 et  
 par nature sans faune sauvage  
 nous cultivons à cœur le colibri  
 pour édifier au monde son nid fragile et sûr  
 les Antilles  
 îles battues  
 îles combattues  
 très belles  
 et bâties

### 34. Saint-John Perse, *Eloges*, Gallimard, 1967

#### Pluies

Le banyan de la pluie prend ses assises sur  
la Ville,

Un polypier hâtif monte à ses noces de  
corail dans tout ce lait d'eau vive,

Et l'Idée nue comme un rétiaire peigne aux  
jardins du peuple sa crinière de fi.lte.

Chante, poème, à la criée des eaux l'immi-  
nence du thème,

Chante, poème, à la foulée des eaux l'éva-  
sion du thème :

Une haute licence aux flancs des vierges  
prophétiques,

Une éclosion d'ovules d'or dans la nuit  
fauve des vasières

Et mon lit fait, ô fraude ! à la lisière d'un tel  
songe,

Là où s'avive et croît et se prend à tourner la  
rose obscène du poème.

Seigneur terrible de mon rire, voici la terre  
fumante au goût de venaison,

L'Argile veuve sous l'eau vierge, la terre  
Lavée du pas des hommes insomniaux,

Et, flairée de plus près comme un vin. N'est-  
Il pas vrai qu'elle provoque la perte de mémoire ?

Seigneur, Seigneur terrible de mon rire !  
voici l'envers du songe sur la terre,  
Comme la réponse des hautes dunes à  
L'étagement des mers, voici, voici  
La terre à fin d'usage, l'heure nouvelle dans  
ses langes, et mon coeur visité d'une étrange  
voyelle.

### 35. Emmanuel Flavia Léopold, Adieu foulards, Adieu Madras, Editions Littré, 1948

#### Fin du carnaval

Il est mort le Carnaval  
On a brûlé le pendard  
Dans la clarté du plein jour  
Et l'outrage du soleil.

Il est mort sous les huées  
Des foules qui l'acclamaient  
Quand son rire gigantesque  
Eclatait aux carrefours

Quand ses refrains -sans vergogne  
Propagés comme un alcool  
Allumaient une démente  
Au cœur de la ville en feu.

Les flammes ont eu raison  
De ce corps aux mille bouches  
Dont le rythme infatigable  
Faisait trembler les collines.

Il s'est fondu dans l'espace  
Avec les cris et le vent  
Avec les grâces perdues  
Des amantes d'autrefois.

Mais le ciel crépusculaire  
Où sa voix ne vibre plus  
Resplendit sur sa défaite  
Comme un fleuve de tristesse.

### 36. Max Jean, 1789, Déclaration des doigts de l'homme

1  
7  
8  
9

Déclaration des doigts de l'homme  
(comptine pour enfants)  
Je ne dirai jamais Pouce  
dans mon combat pour la Liberté  
je mettrai à l'Index

tous mes ennemis  
car je suis Majeur  
et foin d'anneau colonial à mon Annulaire  
c'est ce que me chante à l'oreille  
mon petit doigt  
chaque fois  
chaque fois que je ferme le POING

**37. Henri Corbin, La terre où j'ai mal, Silex éditions, 1983**

« Ils revivent en novembre  
les cimetières de nos villages  
Plus personne ne tenait compte d'eux  
et les voici illuminés  
fêtes traversés  
follement fleuris  
alimentés de joie de mets  
de flambeaux de cris de souvenirs  
d'éclaboussures de tendresse  
de familles une fois l'an retrouvées  
multipliés de statues  
bougeant en toute sérénité  
assumant pour un instant  
l'équilibre de la vie  
l'équilibre de la mort »

**38. Lucie Julia, Chants.. .Sons...et cris...pour Karukéra, Les éditions de la Bruyère, 1988**

**LES MOTS**

Les mots sont des volcans  
D'où fusionnent des maux.  
Confusion des cris angoissés !  
Accents versatiles !  
Le verbe et la muse  
Par les ans muselés  
Couvent l'éruption des douleurs rentrées  
concentrées  
répétées.

Les mots sont des volcans  
D'où bouillonnent des maux  
Bouilloire de laves incandescentes !  
Magma de baves brûlantes !  
Le verbe et la muse bâillonnés  
Sous des siècles de cendres  
Couvent l'éclosion de silences fouettés  
refoulés  
forcés.

Les mots sont des volcans  
D'où sont planqués des maux...

**39. Ernest Pépin, Babil du songer, Ibis rouge éditions, 1997**

**La terre et les mots**

tiennent conseil en notre chair  
comment nommer ce que personne ne voit  
comment savoir ce dont personne ne rêve  
un Pays  
dans la rumeur du silence  
un remue-ménage  
de mangles amères  
d'où s'éparpillent débordant les ovaires  
les ailes neuves des alevins  
aimons l'obscur et sa part de vision  
l'assemblage de la nuit  
crépète à nos paupières  
et prend l'odeur de la rosée  
un pays naît...

**40. Max Rippon, Agouba, éditions Jasor, 1993**

**Ti-Fantine**

Ce matin  
j'ai pris tes pas dans ma main  
doucement sur le chemin de l'école  
j'ai guidé ton destin au pointer du jour  
mon enfant  
tu seras grande  
et comme moi  
quand viendra l'instant  
tu sentiras  
l'inquiétude d'une main d'enfant  
fondue craintive dans la tienne

**41. Gilbert de Chambertrand, L'album de famille, éditions Louis Soulanges,**

**Le Papillon**

C'EST un aventurier des grands espaces verts  
Qui se pique le nez dans le nectar des roses,  
Visitant tour à tour les corolles décloses,  
Titubant, trébuchant à tort et à travers.

Il a l'air d'une fleur tous pétales ouverts,  
Saoulé par le soleil, par l'azur et les choses ;  
Il tourne, il va, revient, s'arrête et prend des poses  
Sous l'œil des sansonnets et celui des piverts.

Il aime les glaïeuls, chérit les amarantes.  
Ses zigzags maladroits, ses culbutes marrantes  
Font rougir les œillets, blêmir les zinnias.

Hardi comme un ivrogne, il musarde, il voltige,  
Saluant géraniums, lis et bégonias,  
Passant (comme Suzon, hélas !) de tige en tige

**42. Evariste de Parny, Extraits du recueil Poésies érotiques (1778)**

**« A ma bouteille »**

Viens, ô ma Bouteille chérie,  
Viens enivrer tous mes chagrins.  
Douce compagne, heureuse amie,  
Verse dans ma coupe élargie  
L'oubli des dieux et des humains.  
Buvons, mais buvons à plein verre ;  
Et lorsque la main du sommeil  
Fermera ma triste paupière,  
Ô Dieux, reculez mon réveil !  
Qu'à pas lents l'aurore s'avance  
Pour ouvrir les portes du jour :  
Esclaves, gardez le silence,  
Et laissez dormir mon amour.



# Guyane

## 43. Léon-Gontran Damas, *Babil du songer*, éditions Ibis Rouge, 1997

### Le vent

Sur l'océan nuit noire je me suis réveillé  
et pris sans jamais rien saisir  
de tout ce que racontait le vent sur l'océan  
nuit noire  
ou bien le vent chante les trésors enfouis  
ou bien le vent fait prière du soir  
ou bien le vent est une cellule de fous sur l'océan  
nuit noire pendant qu'un bateau foule l'écume et va  
va son destin de roulure sur l'océan  
nuit noire.

## 44. Léon-Gontran Damas, « Pigments » - éditions Guy Lévi-Mano, 1937 - ce recueil, préfacé par Robert Desnos, a été interdit par le Gouvernement français pour "atteinte à la sûreté intérieure de l'Etat" (en raison de certains poèmes antimilitaristes).

### La plainte du nègre

Ils me l'ont rendue la vie plus lourde et lasse  
la liberté m'est une douleur affreuse  
mes aujourd'hui ont chacun sur mon jadis  
de gros yeux qui roulent de rancœur de  
honte

Les jours inexorablement tristes jamais n'ont  
cessé d'être à la mémoire de ce que fut  
ma vie tronquée  
Va encore mon hébétude du temps jadis  
de  
coups de corde noeux de corps calcinés  
de l'orteil au dos calcinés  
de chair morte de tison de fer rouge de bras  
brisés sous le fouet qui se déchaîne sous le fouet qui  
fait  
marcher la plantation s'abreuver de sang  
de mon sang de sang la sucrerie  
et la bouffarde du commandeur crâner au ciel.

## 45. Léon-Gontran Damas, « Pigments et Névralgies », réédition Présence Africaine, 1970

### Il n'est pas de midi qui tienne

Il n'est pas de midi qui tienne  
et parce qu'il n'a plus vingt ans  
ni la dent dure de petite vieille  
pas de midi qui tienne

je l'ouvrirai  
pas de midi qui tienne  
je l'ouvrirai  
pas de midi qui tienne  
j'ouvrirai  
pas de midi qui tienne  
j'ouvrirai la fenêtre  
pas de midi qui tienne  
j'ouvrirai la fenêtre au printemps  
pas de midi qui tienne  
j'ouvrirai la fenêtre au printemps que je veux  
éternel  
pas de midi qui tienne

#### 46. Serge Patient

##### Cayenne (extrait)

Cayenne est cette ville équivoque et bâtarde,  
édifiée toute entière pour le plaisir de voir,  
toute une architecture de jalousies,  
persiennes, balcons et vérandas,  
et cela tout au long du jour  
qui s'aurore à Chaton et tombe à Cépérou,  
tout au long de la nuit  
ponctuée, hachée, triturée  
de cris de chiens, de chats,  
querelles de bêtes qui jamais ne s'apaisent,  
au contraire, s'amplifient, s'exaspèrent,  
et soudain quelque part  
sur les toits de tôle ondulée  
une chatte égratigne sa griffe  
et hurle sa solitude

[...]

cette ville faussement raisonnable  
éprise de logique empruntée  
cette cité-comparaison  
avec son centre-ville et sa périphérie  
où il s'agit d'être connu  
où il s'agit d'être notable  
d'avoir pignon sur rue et croix sur dalle  
que les gens sachent qui vous êtes ou fûtes  
c'est vrai qu'à l'ombre des bambous  
ceux qui ne sont personne  
reposent à l'écart  
dans l'herbe folle du quartier Mirabeau  
le bidonville des macchabées

#### 47. Serge Patient, « Le Mal du Pays », extrait

[...]

Tu peux tout juste faire  
le malin le negro-spiritual  
mais ne va pas franchir la ligne  
tu es nègre en ton âme et conscience  
nègre de la tête aux pieds  
nègre à perpétuité  
nègre et black ou bien negro  
nègre de naissance  
et du latin niger  
et niger est le nom du grand fleuve noir  
où l'ancêtre mira sa nudité naïve...

**48. Assunta Renau-Ferrer, dans l'anthologie « Traversée de la poésie guyanaise », Choix de Poèmes, (Français/ Créole), éditions Anne C. - Cayenne, 2004**

**Mon pays**

Tu es le bois Balata,  
Tu es le sang de ma vie,  
Tu es l'eau de ma soif.  
Tu es rire quand je suis content(e),  
Tu es le soleil après la pluie,

Tu es la chaleur après le froid.

Tu es l'igname lorsque j'ai faim  
Tu es l'amour que j'ai  
Mon pays.

----

**Mo péy**

To sa bwa Balata  
To sa disan mo lavi,  
To sa dilo pou mo swèf  
To sa ari lò mo kontan,  
To sa solèy aprè lapli,

To sa chalò dèyè frédi.

To sa yanm lò mo fen,  
To sa lanmou ki mo ganyen,  
Mo péy.

# Océan Pacifique

## Polynésie française

49. Flora Aurima-Devatine, *Au vent de la piroguière – Tifaifai*. Paris, Bruno Doucey, 2016, 144 pages

### À RECIFS FRANGEANTS

Sur le récif et son platier se précipite la mer  
À déferle-vague et soufflez-crevasses  
À crissez-galets et gonfle-chenal !

Sur la vague dans son déferlement s'enroule la mer  
À plonge-dauphin et jaillissez-écumes  
À roulez-algues et sautille-héron !

Sur le rivage et dans son épanchement s'étale la mer  
À creusez-crabes et cours-pagure  
À sourdez-sources et battez-tambours !

### MEMOIRE

La mémoire me revient, me surprend au détour d'un mot, d'une image, d'un parfum, d'une route,

Bruit de l'eau, ressac de la peur,  
Chants des coqs, cris des oiseaux,  
Ronronnement d'un moteur évoluant sur le lagon !

La mémoire surgie à l'improviste me submerge,

Mais flotte-t-elle haut dans le ciel, comme aux heures du crépuscule, la saisissant au vol, je l'intériorise à souvenirs retrouvés !

La mémoire sait que je la guette, aux heures sombres des jours d'averses et de grande crue,  
Tout comme je sais qu'alors elle s'y impose en pleureuse douloureuse, narcissique  
m'entraînant dans sa mélancolie.

Mémoire du solitaire qui, au déclin du jour, réclame son reste, le trouve dans les entrefilets jaunes et verts émeraude au milieu des nuages gris bleus teintés de rose

Des nocturnes féeriques.

Longue mémoire bruineuse, évolutive, des nuages en procession vers leur destin en eau !

Mémoire sifflant, pépissant, susurrant à la tombée de la nuit  
Mais la fraîcheur qui descend des hauteurs des terres brise la voix des gorges chaudes des chanteurs en herbe de rosée !

La mémoire des mots longtemps oubliés un instant traverse l'esprit dans sa torpeur avant de disparaître dans la mutité du sommeil qui le gagne.  
Et je m'évertue à rassembler les mots qui témoigneront du voyage de l'esprit flottant vers l'imaginaire salutaire !

### **SOLITUDE**

Au pied de la falaise  
Une maison  
Un jardin-cour entretenu  
Dans le jardin  
Des arbres à fleurs  
Par endroits  
Des arbres à fruits  
Les feuilles n'y sont pas  
À ratisser ni à piquer  
La mer vient y mourir  
Clapotis argenté  
Sous l'éclat de la lune  
Où l'enfance se décline  
Bois flotté sur fond d'amertume  
Dans l'écume des vagues.

### **TE MARUAO**

J'aime ces instants fugaces à ras les flots  
Où à l'ombre de la nuit la mer  
S'essaie à la couleur du jour  
Quand au matin du crépuscule la nuit  
Se fait douceur du jour

### **VOYAGE A TRAVERS MOTS ET NOTES**

La musique des enfants scande et rythme mon écriture qui, joyeuse, légère, s'agite,  
pirouette, danse et marque le tempo,

Elle accroche ma pensée, l'entraîne dans son mouvement vif, jeune et libre de rock and roll  
qui sautille par petits bonds  
Et se poursuit par grandes arabesques dans un twist again cadencé !

Histoire d'un voyage quittant la surface de l'eau pour s'enfoncer au-delà des plaques  
multicolores de coraux multiformes des ténébreuses profondeurs marines,

Entre lesquelles et au-dessus desquelles évoluent, s'agitant, en des courses et ballets  
incessants,  
Maito, rougets, manini, poissons bleus aux mouvements furtifs,

Ballets auxquels assistent, imperturbables,

Des actinies aux couleurs variées, des oursins vana, 'ina, occupés à viser leur proie,

Qui, de ses harpons venimeux, à l'extrémité des tentacules,  
Qui de ses épines articulées balayant perpétuellement l'espace aquatique.  
Voyage en musique au fond de l'eau de remémoration de tout ce qui y vit  
Et s'y vit d'enseignement sur la société et d'applicable à l'humain !

## 50. Jean-Marc Tera'ituatini Pambrun, Huna, 2005

Extrait

Le soleil n'était pas encore levé et l'étroit boyau de Onoiau, l'unique passe de maupiti était aussi paisible qu'un lac. Assis à l'avant de sa pirogue, la tête légèrement penchée en arrière et enfoncée entre des épaules voûtées, Ariihau parcourait lentement l'horizon du regard. Sous le ciel gélatineux, le temps semblait s'être arrêté, lui donna l'impression que sa pirogue était pétrifiée sur une mer amidonnée. Seule, une brise imperceptible rappelait vaguement à sa conscience que tout était néanmoins réel; les premières lueurs du soleil augmentèrent légèrement le champ de sa conscience.

## 51. Louise Peltzer, Hymnes à mon île. Papeete, Polycop, 1995.

La petite pirogue baisse les yeux, elle est honteuse,

Elle ne comprend pas que partout où elle va,

Avouez qu'elle a bien raison d'être malheureuse,

Une espèce de balancier la suit pas à pas.

Seule, elle n'y pensait pas mais depuis l'arrivée  
D'une flottille de sirènes venue du continent,  
La différence est éclatante, c'est la liberté.  
Nul balancier ne vient entraver leurs mouvements.

Cruelle injustice, la pirogue ne peut plus tenir.  
Cette nuit même, quoi qu'il arrive, elle a décidé,  
Comme ses voisines, de penser à son avenir,  
De quitter son balancier, de se libérer.

Rapide et leste, notre petite amie s'activa.  
En un rien de temps, le 'iato fut détaché,  
Hélas, sans son ama, la pirogue chvira  
A l'aide, implora la malheureuse, dépitée.

Rassurez-vous, la petite pirogue fut sauvée  
Par ses voisines accourues la soutenir  
Et qui rêvaient de grâce et de vitesse  
Que donne le balancier à nos petits navires.

Ne soit pas trop pressée de quitter ton passé,  
C'est la stabilité, l'aide pour devenir lucide.  
Fais face aux lumières de l'avenir, assuré,  
Sans craintes, celles du passé te servant de guide.

## 52. Chantal Spitz, « L'avenir couleur soleil », inédit

L'avenir couleur soleil  
Se teinte de couleur deuil  
L'ivresse de puissance égare la raison  
Des hommes avides de soumission

Quelle arrogance les pousse donc  
À s'imaginer conquérants  
Surenchères de vies à immoler  
Sur l'autel de leur vanité

Bourreaux légitimes sans honneur  
Vous planifiez un nouvel infanticide  
D'un mot vous m'arrachez mes fils  
Pour les plonger dans un bain de terreur

Dieu du ciel m'est témoin  
J'ai rêvé pour eux un monde humain  
Bâti sur les millions de vies pillées  
Citadelles vivantes contre les excès

Rien ne leur sert jamais de leçon  
Leur corps tremble de la volonté de destruction  
Ils frémissent du désir de désintégration atomique  
Et frissonnent de la fièvre d'apocalypse chimique

Jamais je ne vous céderai  
Jamais vous ne les aurez

Ô mères écoutez-moi  
Dressons-nous contre cette tuerie  
Refusons cette ignominie  
Il n'est pas de mort glorieuse  
Encore moins à l'ombre d'un drapeau  
Ô mères unissons-nous  
Contre le voyage sans retour  
Tissons une toile d'amour  
Contre la folie de ces hommes  
Qui nous volent la vie de nos hommes

Ô mères toutes ensemble  
Faisons un rempart de nos corps  
Pour que demain ils vivent encore.

# Nouvelle-Calédonie

53. Anne Bihan, *Ton ventre est l'océan*, Paris, Bruno Doucey, 2011.

*LA NUIT, L'INCENDIE*

(extraits)

Nuit australe  
native  
nuit de Kanaky  
j'écoute le son  
des canettes  
tombées sur les niaoulis  
bière de Noël  
et les branches trinquent  
les femmes craignent la dengue  
les enfants cognent  
deux jouent aux menottes  
sur les rondins  
deux astiquent leurs copains  
  
Les autres se taisent.

\*\*\*\*\*

Je pleure sur les cases  
qui ne naîtront plus  
la paille est cendre  
et le bois rongé  
la lune couchée  
n'ose plus sa pâleur



la montagne en feu

dit adieu

au dernier bruissement

d'herbe

et d'eau.

\*\*\*\*\*

Gousse longue du flamboyant

sexe d'arbre

à foison

tu brûles

tout est cendre ce soir même

l'homme dans sa case

l'enfant

le ciel où la montagne

part en poussière,

et l'igname pleure

l'eau rêvée

de l'étrangère.

\*\*\*\*\*

Le feu s'est tu

tout est opaque

j'en viens à pleurer

sur l'arbre en incendie

et l'herbe affolée  
s'offrant à la marche  
du vent.

Des souffles dans l'ombre  
déclinent les cendres,  
s'apaisent.  
Ils aiment le feu,  
nous parlons de mort,  
ils parlent sous la case,  
nous hors du cercle.

L'eau a bu  
la terre  
tout est opaque  
j'entre dans l'ignorance  
la trouve douce

à l'écart du ciel  
le vide se penche.

\*\*\*\*\*

Guetter le sens à la racine  
du geste

\*\*\*\*\*

Terre de feu

sourd  
et les bruyères.

Atteindre l'intensité  
du vert  
derrière le toucher sec.

Et sous les pépites  
nickélifères  
reconnaître la question  
qui nous habite.

\*\*\*\*\*

Cette île  
plus que toute autre  
et l'étreinte du rêve  
des manguiers  
dans les narines.

Marcher  
au risque de se perdre  
dans l'absence de Soi  
et

quand l'océan se fera  
visible enfin  
prendre le parti  
de la pulpe.

Ces poèmes sont extraits d'un recueil inédit d'Anne Bihan, *La nuit, l'incendie*, et sont offerts aux lecteurs d'Île en île par l'auteure. © 2005 Anne Bihan

54. Marc Bouan, *Planète inquiète*, Paris, Publibook, 2004

« *PERIL EN LA NATURE* »

« Bille de verre, la plus belle

qui se puisse imaginer.

Ce bel objet chaud et vivant

était si délicat, si fragile,

que si on l'avait effleuré du doigt,

il se serait brisé et répandu

en miettes »

Ainsi, regardant notre terre

depuis l'espace,

s'émerveillait l'astronaute américain

James Irwin.

Mais à propos de ce bel objet,

on n'annonce plus que

des mauvaises nouvelles.

L'enfer sur terre tombe du ciel.

.....

Des déluges aux tempêtes jamais vues,

en passant par des incendies gigantesques.

se produisent sans cesse,

et l'Asie est finalement

la plus touchée

par les catastrophes

naturelles.

.....

Les atolls du Pacifique, oasis

fragiles de vie, semblables

à des nuages sur l'étendue bleue

s'engloutissent peu à peu

dans le monde du silence ...

.....

**55. Imasango, Comme un arbre dans la ville, Photographies de Claude Beaudemoulin,  
Nouméa, Éditions du Poisson-Clown, 2000**

Au coeur des murs

Le geste lent et simple

De l'arbre qui se dresse

Presque nu

Enveloppé dans le parfum

De son essence

Il résistera

Pour survivre

Tu viens contempler l'arbre

Symbole de vie

Union fertile et sans limite

Des hommes en paix

Réclamant les caresses

De la terre

Pour croire

Tu attends en silence

Le déploiement du bourgeon

Pour respirer

Tu viens effleurer le tronc

Boire son parfum

Que tu colles à ta peau

Avant de remonter  
Dans la cité

**56. Imasango, Pour tes mains sources, Paris, Éditions Bruno Doucey, 2011.**

**EMBASTILLÉE D'ARGILE**

Touchée par la chaleur  
Du silence de tes lèvres  
Je congédie le monde  
  
Je respire par tes mains  
Je me couvre de tes veines  
Je te bois  
Je deviens  
Soleils rouges  
  
Ton corps est vagabond  
Trouvant l'asile  
D'une terre  
Éclore  
Devenue femme  
  
Je retiens la course  
À tes hanches  
Habillées de baisers  
Je recouvre mon âme  
Éveillée à ta source  
  
Tu es mon paysage mon tempo ma cadence  
Mon naufrage et ma rime ma vague et mon volcan  
Mon îlot de lumière ma bouteille à la mer  
Mon homme argile

**57. Imasango, En Chemin, Nouméa: Éditions La Main qui parle, 2002.**

**ÉCLATS DE MOTS**

Manteau de paroles  
volet chaud de soie  
filtre  
la lumière à l'épaule

Sinuosité de collier  
de lettres serrées au cou  
  
palpitation du rouge d'un cri  
qui craquelle le mur  
  
Sautent les verrous dans la magie de  
la pirouette  
corps à coeur  
des mots  
et des pensées  
éclat  
d'obus à la figure  
des apparences  
  
Un besoin d'écrire  
le trou béant  
du masque  
tombé  
pour le meilleur et pour le dire  
en vérité  
  
Le livre  
pour échapper  
à la mâchoire  
du groupe  
  
Pour  
retrouver  
accepter  
le temps de l'instant

**58. Catherine C. Laurent, « Vivre à Nouméa » (2004) est un poème inédit, publié pour la première fois sur Île en île. © 2005 Catherine Laurent et Île en île**

**VIVRE A NOUMEA**

Sûrement  
Comme tout  
Le principal est d'accepter  
Lâcher-prise  
Laisser l'air du temps

Traverser nos corps  
Laisser la nostalgie  
Glisser hors du cœur  
Pour connaître  
Faire un avec tout lieu  
Sortir de la dualité  
Faire du présent  
Du maintenant  
Une véritable leçon de vie.  
Vivre à Nouméa  
C'est finalement  
Dans ma vie  
Un peu cela.  
C'est cela  
Qui est juste  
C'est cela  
Qui est bien.

**59. Jean Mariotti, Nostalgie, Paris, Éditions René Debresse, 1935.\**Sans titre*. Mézières-sur-Issoire: Rougerie, 1969.\***

Quand l'âcre odeur du soir,  
De la ville mouillée, monte aux toits de Décembre.  
Quand la rue souillée pleure au long des trottoirs  
Des sanies qui engluent.  
Quand la bise aigre, rasant les murs, se rue avec furie  
Transportant en longs couloirs  
Les senteurs rances  
De Paris qui fricotte la tambouille du soir

Je songe à mon Océanie ...

*(Sans Titre 144)*



60. Frédéric Ohlen, *La Voie solaire*. Illustrations de Helga Thorsdottir. Paris: Galerie Racine – Guy Chambelland, 1996.

LE CHEVAL DE VENT

J'ai l'odeur âcre de la sueur  
Sur ma langue un goût de cuivre  
De corne brûlée  
Mes mains aux ongles noirs  
Ont le lustre éteint des vieilles selles  
Des crosses polies  
Par les galops et les guets  
  
Sous ma visière de cuir  
Mon regard de centaure  
S'emplit de terres ocres  
De combes de brume  
De plaines à cerfs et d'essarts  
Que mon esprit parcourt et couvre  
D'un amour jaloux  
  
Je suis l'homme des longues chasses  
Dans l'herbe-paille des montagnes  
À l'heure où l'aube écarte  
Les ailes de la nuit  
J'aime à sentir le sol  
Son haleine de fauve  
Safran et menthe  
  
Puis le soir sous les tôles tiédies  
De la maison qui veille  
J'écoute et rumine en moi  
Comme une voix ancienne  
Remontant ma mémoire  
Les mâles et monotones  
Clameurs de la mer  
  
[...]

61. Denis Pourawa, *Entre voir : les mots des murs*. Photographies de Tokiko. Nouméa, L'Herbier de Feu / Éditions Grain de Sable, 2006. Ces trois textes sont extraits d'*Entre voir : les mots des murs*, par Denis Pourawa, publié pour la première fois dans une co-édition à Nouméa aux Éditions L'Herbier de Feu et aux Éditions Grain de Sable en 2006 (pages 38, 86 et 92). © 2006 Denis Pourawa

(extraits)

Témoïn  
Chacun l'a vécue  
Une histoire de terre revendiquée  
De rêve désemparé  
D'habitation carbonisée  
D'effort blessé

\* \* \*

Rosée du chemin  
Quand tu lèches le grand matin  
Gonfle nos vies entre tes mains  
Nous t'aimons libre

Rosée du chemin  
Sans cesse tu renais  
Dans la magie d'un monde aîné  
Amour et longue nuit

Xwi xwâi rè ngêê pa dopua  
Kè va fa xètè têpe rè nèjàârèköö  
Mè ngêê nöö va xwèrii rö

\* \* \*

Crache ton venin sur ces murs de béton  
Frappe du poing et que gicle ton sang  
Tiens-toi debout, à genoux sur ton ombre  
Respecte le danger et ne souffre jamais

Le premier respire avec dignité  
Le second renifle sa fierté  
Le troisième cherche

Trouve  
Chaussure à son pied

Dans cette terre plus qu'ailleurs  
Respecte et ne doute jamais

**62. Paul Wamo, Le Pleurnicheur, Nouméa, Éditions L'Herbier de Feu, 2006.**

**MA LANGUE**

Ma langue  
Flirte avec l'oubli  
Valse avec l'Univers  
  
S'évadant des hypothèses  
  
Pour embrasser à pleine bouche  
Les lèvres hypocrites de la Lumière  
  
Sans raisons  
  
Juste mes caresses  
Sur ses hanches vierges<  
  
La Lumière et moi, moi et la Lumière  
Infiniment nus  
Et blottis  
  
Sous la couverture fragile des mots.

**AMNESIE TRADITIONNELLE**

C'est un cri de rage  
Qui ronge mes racines  
Remplies de vide  
Tel un vase qui sonne creux  
Mon esprit s'égare  
Dans les abysses de l'Histoire  
  
Mes souvenirs craquent  
Dans mon crâne  
Plein de crack  
D'où je viens, qui je suis  
Seul maître de mon destin  
Cavalier solitaire, seul je fais mon chemin  
  
J'ai reçu des clic et des claques  
Comme des coups d'clap en plein cœur

Interminable combat intérieur  
J'reçois des coups bas venus de l'extérieur  
Mais je n'bouge pas  
J'suis toujours là

Exclu d'une société dite *traditionnelle*  
J'm'inclus dans un secteur dit à *problèmes*  
Déraciné de la terre  
J'trouve mes véritables racines  
Dans le ventre de ma mère  
Jugé trop longtemps par des juges

Noirs au costume blanc  
Couleur de sang  
Le verdict est lourd  
Et les jurés sont sourds  
Condamné coupable d'ignorance innocente  
J'suis comme ce bouffon de Tarzan

Perdu dans la jungle de l'urbanisation  
Bercé par les chants de la télévision  
À l'intérieur de mon propre clan  
Moi-même j'ai mon propre accent  
Ne reconnaissant même pas les miens  
Qui viendra me sauver demain

**Ces deux poèmes de Paul Wamo, « Ma langue » et « Amnésie traditionnelle », sont extraits de son recueil *Le Pleurnicheur*, publié pour la première fois aux Éditions L'Herbier de Feu à Nouméa en 2006, pages 58 et 38. © 2006 Paul Wamo**

#### LE BOUT DU CHEMIN

Ne jamais abandonner le bout de son chemin  
Ne jamais se dire que ça ne sert plus à rien  
Le suivre demain puis après-demain puis après-après demain  
Le suivre comme un fou qui aime le jour  
Avancer même quand le ciel nous tombe sur la tête  
Espérer toujours qu'un jour l'amour vaincra la bête

Croire encore et encore croire que le coeur n'est pas mort

La nuit viendra d'abord

Puis le jour plus resplendissant effacera nos torts pour nous rendre plus fort

Ne jamais abandonner le bout de son chemin Le suivre comme un fou qui aime le jour

Le suivre comme un fou qui croit toujours qu'il arrivera jusqu'à la fin

### 63. Nicolas Kurtovitch

#### **Cette poignée de main (extrait)**

*Lorsque j'ai accepté d'écrire un texte à propos de la poignée de main entre J.Lafleur et J.M.Tjibaou, j'ai ressenti qu'il était impossible d'inscrire ce geste uniquement dans le « temps des Evènements ». En effet, cette rencontre a son origine bien avant les Evènements, bien avant les discussions qui entraîneront les Accords de Matignon et de Oudinot ; lorsque ces deux mains se rejoignent c'est toute l'histoire de la Nouvelle Calédonie qui est rassemblée entre leurs paumes et bien qu'ils se tiennent devant les marches d'un immeuble parisien, leurs pieds sont bel et bien enracinés en terre de Nouvelle Calédonie. Qu'elle soit celle des Kanak ou des calédoniens d'origines européenne et autres encore, elle est Une. C'est pourquoi il y a ici, alternance de poésie et de réflexion, alternance de la pensée et de l'intuition, afin que ce soit le souffle de l'île et de son histoire qui s'entende.*

*Cette poignée de main, en pleine nuit, au moment même où j'en ai eu connaissance, représentait la paix. Tout au moins nous l'espérions, je l'espérais.*

*La paix est le bien le plus précieux que nous les hommes, nous avons. Elle est l'espoir d'une vie riche de bonheur, de joie, d'espoir et de progression individuelle, collective. En cet instant j'ai su que tout était possible, pour l'instant immédiat mais aussi pour les temps qui allaient suivre.*

Le monde ce jour  
c'est ici sous le ciel tropical océanique  
au pied des montagnes qu'il est avec  
la chaîne du centre parcourant toute l'année  
depuis cent millions d'années  
du nord au sud ce qui est  
notre pays aujourd'hui  
qui s'il n'a pas une utopie comme horizon  
bientôt ne sera rien  
que vide  
s'il n'a pas son cri barbare  
il ne sera rien d'autre  
que ce qui déjà est insupportable  
ou trop rempli de trop rien  
Un mot entendu entre les pas 2

emporte avec lui collé à son dos  
l'odeur d'une fumée échappée de bois secs  
brûlés à petit feu sous les marmites  
Il n'y a pas que des femmes tout autour  
enfants et vieillards mêlés aux hommes jeunes  
tous blancs tous noirs mêlés c'est selon la célébration  
apprécient la flamme la chaleur d'être ensemble  
c'est ça qu'il y a encore ici

De mois en mois de ces moments intenses  
quand l'homme se sent avant tout  
l'ami de l'un le camarade de l'autre  
l'utopie cet espoir accroché de toutes ces griffes  
aux Thermos aux bancs de grosses planches  
en cet instant du feu et des marmites  
qu'on saura faire ici ce qui ailleurs a échoué  
Voilà c'est tout  
L'eau à l'infini s'en va  
à un moment inattendu  
tombe  
et regarde l'autre monde d'un oeil heureux  
Je suis né par ici alentours de Nouméa  
quel quartier ?  
J'hésite ma mémoire d'enfant  
me dit Vallée du Tir Vallée des Colons  
alors  
moitié bosniaque  
un quart français de France  
un quart allemand de Sydney  
ce qui me fait et ce n'est pas suffisant  
de moi, il est ceci :  
Les noms de l'équipe des amis invincibles  
le rectangle magique 100 mètres sur 70 sanctifié par  
Kanyan, Moise, Bénébig, Delmas,  
Tikouré, Décoiré, Prévot, Mandin,  
Gurréra, Gouzènes, Temboueone  
Les années peuplées de Dimanches  
à pied de l'église du village  
jusqu'à la rivière aller-retour  
avec la baignade en tout quatre heures  
Cent événements d'odeurs de couleurs de cris  
qui font je suis d'ici  
c'est ainsi  
c'est bien mais qu'en dire de plus ?  
En quelques pas j'écris ces textes courts  
avec le bout des doigts de pieds 3

les sens en éveil et coeur et esprit et intelligence attentifs  
entendre gronder l'écho des ventres  
nous sommes ici  
« je suis calédonien » je dois dire  
je le dis  
avec hésitation et la peur de ne plus être d'ailleurs  
tout autant  
je n'oublie pas les quatre quarts qui font le tout  
Je suis calédonien  
« ya sam sarajevski »  
« eni ne kanaky »  
tout ça en même temps m'attache au monde  
à partir d'une terre bande de sable  
bout de forêt bout de montagne rouge  
bout de chemin de terre caniveau recouvert de buffalo  
ville et lumières et câbles transocéaniques  
et tout défile sous mes semelles  
sans souci de direction attachant ma vie  
depuis le premier souffle jusqu'à la mort

C'est ainsi  
allez crions en chemin  
« vous autres vous tous bousculez les habitudes  
ne laissez pas vos pieds englués dans les sables mouvants  
etc etc etc »  
en lisant à pleine voix  
les Feuilles d'herbes du grand Walt Whitman  
pieds nus en laissant monter jusqu'à soi  
le souffle invisible du monde  
n'être qu'un avec le cosmos  
voilà l'aboutissement  
respirer avec le vert  
souffler avec la tempête  
douter avec la pluie  
aimer aimer tout aimer tout prendre à la fois  
en étant comme sur une terrasse  
ouverts au « plain chant » du monde

#### **64. Wanir Welepane**

##### **Je fais un feu**

Je fais un feu  
Le soleil  
M'ayant quitté,  
Je fais un feu de bois,  
Un feu de musique,  
Un feu de poésie,  
Pour être mon ami,  
Un feu  
Pour réchauffer mon cœur  
Un feu  
Pour éclairer mon visage,  
Un feu  
Pour cuire ma nourriture  
Un feu pour vivre mieux  
Attendant un nouveau soleil

##### **Vieux temple - mai 1991**

#### **65. Wanir Welepane**

##### **Il est grand temps**

Il est grand temps  
Ils sont venus  
Ils ont parlé de moi  
Ils m'ont jugé d'après leurs lois  
Ils ont écrit sur moi  
Ils ont décidé  
Ils ont sculpté  
Ils ont peint  
Ils ont construit  
Ils ont planté  
À ma place.  
Aujourd'hui

Il est grand temps  
Il est grand temps de changer  
De lutter contre moi-même  
Pour me retrouver  
Pour retrouver ma place  
Au sein de mon peuple  
Au cœur de mon pays  
Et au cœur du monde...

**Hnanemuetra, Mai 1984**

**66. Déwé Gorodé**

Terre kanake

Terre brisée  
terre brimée  
terre aimée

Terre boue  
terre nous  
terre taboue

Terre feu  
terre femme  
terre foulée  
terre forcée

Terre nuit  
terre hier  
terre nickel  
terre jour

Terre mine  
terre demain  
terre mère  
terre misère

Terre rouge  
terre nue  
terre tout

Terre brisée  
terre brimée  
terre aimée

**Camp-Est, juillet 1977**

**67. Déwé Gorodé**

**Indépendance**

L'indépendance  
c'est

un coin de jardin  
un bout de champ



une part de terrain  
un lopin de terre

la terre à travailler  
la terre à travailler  
comme la femme  
qui élève  
au quotidien  
ses enfants  
ses taros  
ses ignames  
ou pêche de nuit  
comme de jour face  
les poissons du lagon  
les crabes de la mangrove

pour nourrir la famille élargie  
ou pour le jour du marché  
travailler à son rythme  
ou à l'heure dite  
dans ses droits et devoirs  
pour l'enfant à venir  
ou à l'école

le partage coutumier

donner aux autres  
et lutter contre soi

face au silence  
à la violence  
à l'inertie  
à l'assistanat  
à la pensée unique

faire  
dire  
vivre  
au quotidien

nos aspirations  
à être  
ensemble

un pays libre  
une nation souveraine  
un peuple qui partage

**Sydney, juillet 1997**

**68. Déwé Gorodé**

**La Peur**

La peur des duéé\*  
la peur du boucan\*\*  
la peur de Dieu

la peur du diable  
la peur du père  
la peur du mari  
la peur du maître  
la peur du patron  
la peur des femmes  
la peur de la coutume

La peur de rire  
la peur de souffrir  
la peur de dire  
la peur d'écrire  
la peur d'oser  
la peur d'aimer  
la peur de demander  
la peur de donner  
la peur de pleurer  
la peur de sourire

La peur des uns  
la peur des autres

la peur de vieillir  
la peur du temps

la peur de l'un  
la peur de l'autre  
la peur de soi

la peur de mourir  
la peur de vivre  
ensemble

la peur d'être ensemble

la peur à fleur de peau  
la peur dans la peau  
la peur de la peau

la peur qui ne veut pas dire son nom

la peur au ventre  
la peur au cœur  
la peur au corps

la peur aux trousses  
ligote  
et étrangle  
tel un chapelet égrainé dans le vide  
pour une litanie de mea culpa  
ou un requiem pour mort-né

quand il s'agit bien  
d'un pays qui vient au monde  
où lutter au quotidien  
jour après jour  
au fil du temps

pour  
naître  
faire  
être  
ensemble

### **Adélaïde, juillet 1997**

#### **69. Pierre Gope**

##### **Mon peuple**

Le peuple s'endort  
Une génération s'égare  
La parole a tari  
Au pied de l'évolution  
Ma culture et ma patrie  
Au prix du sang  
Le peuple s'enfuit  
L'évolution s'étend  
Ma terre est violée  
Ma coutume est en exil  
Sacrifiée et crucifiée avec le temps  
Ma dignité fut réduite  
Mes dieux semblent emportés  
La mort m'envahit  
Mais mon âme et mon esprit  
Résisteront encore à travers le temps  
Tant qu'il y aura de la vie  
Mes mots au firmament  
Avide de la réalité  
Envoûté sous le poids du souci  
Mon cœur bravait la mort en face  
Avec les poings de la justice  
Mon peuple leurré  
Par une espérance trompeuse  
Par un système de conflit et de profit  
Et quand le soleil décline au crépuscule  
C'est les enfants qui s'égarent dans la nuit  
Et l'ombre tortueuse  
Les conduit dans la délinquance  
Ainsi les vieillards se ternissent  
Et quand la parole s'éteint  
Les enfants se déchaînent  
Et mon pays se détruit.

#### **70. Paul Wamo**

##### **Sortie de secours**

Je me suis égaré dans cette savane  
Où l'herbe de Dieu à pris la place des lianes  
Où tous les Tarzan fument des wouanes  
Vois, même les anges planent

Je me suis mis à nager dans cette rivière  
Où l'eau douce à la couleur de la bière  
Où flottent les vagues à la Johnny Walker  
Écoute le mineur trinque pour un verre

Je me suis perdu dans cette forêt  
Où l'air sent la came fumée  
Où les petites femmes sont déjà fanées  
Sens, l'oisillon traîne au lieu de s'envoler

Toi qui n'as pas encore pénétré dans ma jungle  
Ouvre bien les yeux

### **Le pleurnicheur, 2005**

#### **71. Paul Wamo**

##### **L'épithète**

Un écriteau s'est accroché sur mon hamac  
A l'encre réfractaire il y est écrit: « Tu es Kanak. »  
Imposé par des a priori que la peur perdure  
Par une masse de mules en perte de sa culture

On m'a cloué cet écriteau sans même m'avertir  
Sans se demander quelle essence m'a fait jaillir  
Et il m'accable parfois telle poids d'un lourd fardeau  
Quand pour cette masse je ne suis qu'un taperas sans do

Elle ose se proclamer détentrice du jugement entitaire  
Blâmant l'ignorance de mon traditionnel savoir-faire  
Condamné pour avoir forgé sur les fers de la vie  
Mon identité

### **Le pleurnicheur, 2005**

#### **72. Paul Wamo**

##### **Kanaky junior**

Kanaky junior a les yeux qui brûlent  
Il a du mal à voir  
La fumée est un peu lourde  
Le feu des mots consume  
Ses pages pucelles d'histoire

Kanaky junior a la jambe qui boite  
Les routes se croisent  
Certaines sans signes  
Alors le pas hésite  
Sur les lignes du globe

Kanaky junior a le ventre qui grogne  
Sa faim est sourde  
Il veut les aliments

Écrivain de la suite

Il cherche chez les marchands d'espoir  
Un nouveau tissu  
A coudre sur la robe  
De sa destinée

N'aie crainte  
Petit Picasso des nouveaux jours  
Que tes pinceaux croient  
En ta propre main  
Sur les teintes suivantes :

Amour, Liberté, Justice.

### **Le pleurnicheur, 2005**

#### **73. Claude-André Girard**

##### **Mélanésie ou la vraie vie**

Cette ville nous tue et d'ennui et d'envie.  
Retournons en tribu vivre de la vraie vie.

Par quelque mystérieuse et heureuse influence  
Des grands ancêtres-dieux et des totems de clan,  
De la lune rieuse et du soleil levant,  
Notre corps retrouvant sa première innocence,

Notre esprit se fondant en un plus grand Esprit,  
Vont se régénérer et se gorger de sève,  
Tel l'igname des vieux qui s'épanouit sans trêve  
Dans le sol nourricier et le jour infini,

Par quelque mystérieuse et heureuse influence  
Des grands ancêtres-dieux et des totems de clan,  
De la lune rieuse et du soleil levant.

Cette ville nous tue et d'ennui et d'envie.  
Retournons en tribu vivre de la vraie vie,  
Au havre coutumier de splendide insouciance.

##### **Luecilla, Lifou, 5 octobre 1975**

#### **74. Claude-André Girard**

##### **Pêche à la crevette**

Munis de leur sagaie et de lampes-tempêtes,  
Dix noirs et beaux gaillards ont quitté ce midi  
La tribu de Bopope et s'en vont faire ainsi,  
Du soir jusqu'au matin, la pêche à la crevette.

Dans leur pause au repaire où le creek vif inquiète  
La Tiwaka mirant bambous et kaoris,  
Des clairs rayons de miel aux arbres creux ravis  
Et rafraîchis par l'onde ils se font une fête.

Sur un dîner frugal de délicieuses mangues  
Et, en propitiation, de manioc ou de riz,  
Avec la nuit enfin les voilà tous partis.

Aux crustacés séduits dardant leurs corps exsangues  
Vers les trompeurs soleils ils livrent un assaut  
Que seule assouvira la source tout là-haut.

**Bopope, 4 janvier 1975**

**75. Donovan Boula**

**Le banian**

Arbre grandiose et majestueux  
Tu as été sacré par nos vieux  
Arbre magique  
Tu es très mystique  
Par tes racines emmêlées  
Mes ancêtres tu les as enterrés  
Arbre exemplaire  
Tu es un arbre centenaire qui a traversé toutes les ères  
Arbre emblématique  
Quand je te regarde tu me sembles mythique  
Les lianes pendantes de tes branches  
Sont comme les cheveux de la dame blanche  
A tes racines reposent  
Toutes sortes d'ossements  
De roussettes de poissons  
Arbre grandiose et majestueux  
Grand Banian  
Sacré par nos vieux  
Je fredonne souvent ton nom

**76. Nicolas Kurtovitch**

**Poème pour l'ouverture du Centre culturel Tjibaou**

Peuple d'ici  
le courant familial  
m'a déposé sur votre rivage  
en retour de mes empreintes sur le sol  
recevez ces mots écrits  
qui sont mon visage et ma parole  
en parcourant le pays kanak  
c'est aux champs à la case et aux gestes  
que mon cœur et mon esprit  
se sont ouverts  
je viens à vous découvert  
les pieds nus  
et libre  
acceptez mon don qui est signe  
de reconnaissance

Il est au cœur de tout ce qui vit  
une énergie sans nom  
qui prend sa source nulle part  
elle guide à travers le monde  
jusqu'au cœur de hommes  
les racines du grand arbre  
elle guide à travers l'océan  
les vents et les courants  
jusqu'aux rivages des hommes  
elle guide et porte en toute occasion  
le pas des hommes justes  
S'il nous était donné de pouvoir le faire  
nous nous inclinerions chaque matin  
remerciant le ciel de sa présence  
saluant cette énergie sans nom  
de nous tenir droit sur la route

Aujourd'hui nous demandons aux hommes  
de notre pays  
d'être clairvoyant  
tant de faux savoir de connaissances sans usage  
tant de paroles mensongères  
nous ont conduit à ignorer la vie  
celle qui courent dans les vallées  
Amoa Tipindje Hienghène  
je vous entends  
ici vous êtes  
ici vous vous donnez  
ici vous irriguez le monde  
Aujourd'hui nous disons aux hommes  
de repousser toujours plus loin  
la peur et le refus de l'autre  
Aujourd'hui je me tiens debout  
mes pieds se couvrent de terre  
et mes racines viennent de très loin  
elles ont, à travers l'Europe  
reçu la force de parcourir l'océan  
elles ont en de multiples directions  
parcouru votre terre  
voici mon visage voyez-le  
je suis autre et je suis d'ici  
je suis différent des hôtes  
dont la terre et le sang m'ont accueilli  
A vous kanak je clame  
votre terre m'accueille une nouvelle fois  
son souffle me transforme  
je viens là dire ma reconnaissance

Enfin nous voyons se dresser  
le geste kanak de l'énergie sans nom  
après tant d'épreuves  
tant d'ignorance et d'orgueil  
je dis mon attente  
que ce geste révèle un sentier nouveau  
du cheminement au rythme des conques

La parole est là

attentifs  
soyons humbles nous qui trop souvent  
croyons dominer le monde  
osons l'ignorance et le vide  
la disponibilité  
que la parole kanak fasse son chemin

de l'esprit et du cœur

Nous  
accueillis ici  
franchissons les portes  
laissons au-dehors les milles démons  
le lieu est ouvert  
laissons au-dehors les mille démons  
un homme se tient au seuil  
près de lui les formes et les noms  
visages et connaissance de l'univers  
l'appel de la conque trouve les cœurs

du pays tout entier  
nous serons là  
à la rencontre de  
l'autre.

## 77. Nicolas Kurtovitch

### peaux blanches

Une déchirure au travers le rouge de la plaie  
derrière le bois noir et enfumé  
il y a le visage d'un homme soumis  
visage pâle surgissant de la forêt

Les jours sont si sombres qu'on croirait des nuits  
elles quand c'est à leur tour peuvent être l'enfer  
mon âme a-t-elle une langue pour goûter  
les cataractes d'eau sur une terre déjà noyée

La maison de tôles qui m'abrite cette nuit  
n'a que deux pièces une pour le jour où on mange  
l'autre pour craindre la nuit  
j'ai mis le couteau sur la table dans sa gaine  
ainsi je suis protégé des irrptions de la nuit  
les vagues et la marée sur la plage les corps  
bruyants autant que les bois du toit sous les tôles  
la stabilité semble avoir disparu de la pièce

Comme je suis face à la mer je me dis qu'ils viendront  
les pêcheurs me saluer et raconter leur histoire  
avant d'abandonner leurs poissons sur la table.  
laissant la nuit de plus en plus noire envelopper le tout  
pièce table banc sol de terre battue tôles peaux blanches



## Le piéton du dharma, 2005

### 78. Anouya

#### Le Cimetière du Quatrième Kilomètre

Habitant près des morts, j'ai pensé que peut-être  
On pourrait s'inviter pour parler du vieux temps  
Il est si jeune encore et durera longtemps  
Le temps que Dieu nous laisse à travers tous les êtres.

De mon petit salon j'éprouve un grand bien-être  
De savoir là très près tous ceux que j'aimais tant  
Peut-être qu'eux aussi pourraient en dire autant  
Et revenir me voir en passant la fenêtre.

Si parfois des lueurs s'élèvent de ces tombes,  
Candélabres d'accueil, c'est que dans l'autre monde  
Il faut bien éclairer ceux qui sont arrivés.  
Cette sérénité, cet endroit de quiétude,  
Répand sur moi sa paix et souvent j'ai rêvé  
D'aller un jour aussi dans la béatitude.

### 79. Nicolas Kurtovitch

#### Ouvéa

L'océan de nuages blancs  
coule sous mon ventre  
ni vent ni souffle mon cœur seul le silence et l'attente  
Cheveux blancs et pieds nus  
dans la salle mille fenêtres ouvertes  
et prêt de la porte un bloc de corail  
invitent à se tenir debout

Dehors il n'y a pas un souffle rien ne bouge  
un maigre soleil réchauffe à peine mon esprit  
les sentiers en dehors de la grotte  
se perdent en trop de feuilles mortes

Est-ce une terre sèche  
pour qu'à mon esprit attentif rien ne surgisse  
que les mots restent absents  
et que d'un ciel lumineux rien ne respire  
ni ouragan ni souffle divin  
le ventre est vide les yeux restent transparents  
tout est ailleurs  
comme si un autre monde était ici  
Ce monde s'il existe n'a ni porte ni bouche  
aucun orifice offert au voyageur  
il faut y être depuis toujours  
ou y être à jamais étranger

Si aujourd'hui  
mon dos s'appuyant sur de tristes souvenirs  
je regarde pour la première fois cette île lourde d'histoire  
c'est qu'il est enfin l'heure  
de se rencontrer en pleine lumière

Ici c'est dans le dénuement simple  
dans le silence de l'écoute  
que ce trouve l'énergie  
et le sens de la vie du peuple

En surface mouvements et rencontres  
trouvent leur raison d'être  
là où l'eau et le sang répandus  
se mélangent au sel de l'océan

A la nuit venue sous la lune pleine de juillet  
tenant dans la main le geste des dieux  
un vieil homme parcourt les heures de doutes  
les heures d'ignorance et de rencontres  
dans la main le geste qui montre enfin  
que nous sommes venus et qu'ici  
ensemble nous avons vécus  
des heures intenses de découverte

Avec dans une main le cœur des hommes  
cet homme s'est alors mis debout  
Les paroles-cris du vieil homme  
portées par les fumées au-dessus des palmes  
voguent maintenant sur la mer toute proche  
jusqu'au bout du monde

Par sa voix  
et le rythme de ses pas  
les portes s'ouvrent d'un coup  
il parle il crie il sait le pouvoir de l'amour.

Sur ses mots on voyage du sud au nord  
de la plage au plateau le vent nous emporte  
nous roulons sur le sable  
nous partons à l'assaut de l'arc-en-ciel

Mon cœur mon ventre  
l'esprit enfin apaisé  
j'ai entendu j'ai attrapé à pleine mains sans retenue  
l'énergie que me doit cette île

IAAI

Ici comme partout ailleurs  
dans le pays les chants des femmes  
m'emportent et me rendent triste  
de mon incapacité à joindre les chœurs  
alors que la nuit est déjà là

Aujourd'hui assis à quelques pas  
mon souffle sans faillir suit les rythmes et les hanches

et le sang des vivants me réveille

Moment du départ les hommes s'agitent  
assis sur les nattes qui d'autre est là sans bruit

personne sinon le vaste lagon en mouvement  
comme un parent chaleureux

**1995**

**80. Micheline Néporon**

**Terre kanak**

Ô ma terre kanak

Toi qui m'as vu naître  
Toi mon doux pays  
Mon nombril a été noué  
Sous ton regard  
Terre nourricière  
J'ai grandi avec l'igname  
Qui était dans ton ventre  
Terre sacrée  
Terre des dieux  
Tu gardes jalousement  
Les tabous et la mémoire de nos morts  
De très loin, terre des Vieux  
Je t'admire et je te respecte  
Doux pays de mon enfance  
Protège, nourris et berce tes enfants  
Jusqu'à la fin des temps.

**2006**

**81. Denis Pourawa**

**Faire le blanc**

Faire le Blanc  
Celui qui se croit plus malin qu'un autre  
Faire le Blanc  
Celui qui se croit supérieur à l'autre  
Faire le Blanc  
Parler devant sans connaître derrière soi  
Faire le Blanc  
Marcher en chaussures sur la terre humide  
Faire le Blanc  
Conduire sa voiture mais oublier les sentiers  
Faire le Blanc  
Dormir entre des murs loin du feu  
Faire le Blanc  
Se perdre mille fois sur le même chemin

**2006**

## 82. Frédéric Ohlen

### Voici le cercle

Sur une bouée du navire la Monique disparu corps et biens le 31 juillet 1953

I

Voici le cercle  
Les survivants héritent de ce mystère  
de cet anneau parfait

Depuis leurs pas ont fait le tour de la Terre  
fis ont goûté les saisons  
la brise fusiforme qui frotte dans les herbes  
ce foisonnement de la vie qui traverse leur ventre

Ils ont marché  
dans les mes lentes de pays  
où leurs mots clairs n'avaient pas cours

vu sous le bec du colibri  
l'hibiscus qui plie  
au-dessus d'eux la nuit  
cette arche  
dont la beauté fulgure

Nous venons à vous  
Jean Raymond Gabriel  
nous venons à vous

Maria Céline Madeleine  
nous redisons vos noms  
nous en reconnaissons le goût

Charles  
cinquante après  
Us se rappelaient de ton sourire  
ta façon de surfer la terre  
tes ahans d'athlète réveillant la maison

Étienne et toi Mickaël Wadigat  
ta manière de tenir la batte  
quand vous dansiez  
et faisiez tressaillir le sol  
en l'honneur des prémices

Nous venons à vous les mains vides  
pour vous hisser hors d'eau  
pour qu'à jamais vos souffles  
n'y reposent

Aux seigneurs des murs  
aux insensés qui disent  
que nul ne leur ressemble

qu'il n'est rien à partager  
dans l'eau ni dans la mémoire

voici le cercle qui rassemble

Qu'est-ce donc qu'un pays  
Même corps soudain  
même voix

Non le passé  
qui s'embracèle  
pauvre diadème

mais  
le corps là  
et les mains qui se tiennent

## II

Terres ceintes  
îles fermées de récifs  
Fleuves peu navigables  
L'eau pourtant vectrice des hommes

Non ces fiers navires  
aux noms clinquants de drapeau  
mais plates chaloupes motor-ships  
Mata-Hari Sarah Meïline la Monique  
Paquebots mixtes aux noms de fiancées

On dort  
sur des sacs  
dans l'odeur d'huile et de tourteau

Sous le préart  
quand la pluie fouette  
parmi

les paniers  
les ballots ficelés  
les bougnas

feuilles roussies  
où le feu laisse son haleine  
de cendre hirsute et de pierraille

## III

On fait sa vie  
On suit la haussière  
On entre en lice  
ou bien on laisse  
au loin ses frères  
les contours mousseux de la terre